



L'aventure de la fraternité

Conférence du père Michel Fédou sj

Un certain nombre d'entre nous se sont rassemblés cet été à Inoï pour réfléchir, échanger et prier autour du thème « Peuple de nations, peuple de Dieu : le défi de la fraternité ».

Je voudrais ressaisir ce thème et prolonger les conversations que nous avons eues à ce sujet. Plusieurs fois je me suis demandé ces dernières semaines : qu'ajouter de nouveau alors que la fraternité a été si souvent invoquée parmi nous, et qu'elle l'est si souvent en dehors de nous dans nos sociétés et dans l'Église ? Mais il m'est apparu que la question pouvait aussi se poser : suffit-il, précisément, d'invoquer la fraternité ? N'y a-t-il pas le risque de l'invoquer comme une simple valeur, éminente certes, mais quelque peu abstraite, en oubliant que la fraternité est d'abord de l'ordre d'une expérience vécue ou d'une expérience à vivre ? Nous le savons bien : il ne suffit pas que le mot « fraternité » soit inscrit, avec ceux de « liberté » et d'« égalité », sur le fronton de nombreux édifices publics, pour que nos contemporains et nous-mêmes entrions dans l'expérience réelle qui est désignée à travers ce mot.

C'est alors qu'un terme s'est imposée à moi : le terme d'« aventure ». Je voudrais parler de la fraternité, non seulement comme d'une expérience, mais comme d'une aventure, c'est-à-dire de quelque chose qui « advient » dans l'histoire – tout à la fois dans nos histoires singulières, dans l'histoire de nos nations et dans l'histoire du peuple de Dieu – ; ou tout au moins de quelque chose qui peut advenir (car ce n'est jamais joué d'avance) ; de quelque chose, aussi, qui est fragile, qui peut être aisément abîmé, mais qui a chance de surgir comme un improbable, un inattendu, un inespéré ; de quelque chose, enfin, qui est risqué, mais qui porte en soi la promesse d'un avenir heureux (quand on est engagé dans une aventure, on sait qu'il y aura des aléas, mais on a le désir d'aller jusqu'au bout !).

Je vous propose de faire trois pas pour méditer un moment sur l'aventure de la fraternité. Le premier pas sera de reconnaître, en écho à l'expression « peuple de nations », comment cette aventure est déjà inscrite, de quelque manière et jusqu'à un certain point, dans l'histoire de nos sociétés européennes. Le deuxième pas sera de nous rappeler, en écho cette fois à l'expression « peuple de Dieu », comment nos communautés chrétiennes doivent leur existence, non seulement à la fraternité instaurée par le Christ, mais surtout à ce qui a rendu possible cette fraternité – à savoir l'aventure, unique entre toutes, de Jésus de Nazareth parmi nous – sur le fond de l'histoire dont témoigne l'Ancien Testament. Le troisième pas, enfin, sera de réfléchir sur le chemin qui s'offre dès lors à nous : le fait que nous sommes frères et sœurs dans le Christ ne nous dispense nullement de difficultés ou d'épreuves (car, je le redis, la fraternité n'est pas jouée d'avance), mais il nous appelle néanmoins à poursuivre nous-mêmes, comme disciples de Jésus, l'aventure inouïe de la fraternité.

I

La fraternité dans notre histoire

Premier pas : reconnaître comment l'aventure de la fraternité est déjà inscrite, de quelque façon, dans l'histoire de nos sociétés.

Nous risquons certes de l'oublier, dans la mesure où nous sommes souvent confrontés à des situations de conflit. Je suis bien conscient des fractures profondes de nos sociétés – et l'actualité nous le rappelle en France même. Il n'est évidemment pas facile de surmonter les clivages que connaissent nos sociétés d'Europe de l'Ouest (pour ne parler que d'elles), et de trouver, dans ces situations mêmes, les chemins d'une vraie fraternité. Mais mon propos est de rappeler que, quelles que soient les difficultés présentes (au niveau national comme au niveau européen ou plus largement), nous héritons d'une histoire qui, jusque dans des moments dramatiques ou même tragiques, a été travaillée par l'appel à la fraternité. Et faire mémoire de cela doit contribuer à nous donner force et élan pour le présent et l'avenir.

Je ne remonterai pas ici au monde grec ancien, sinon pour rappeler qu'une aspiration à la fraternité s'exprimait déjà à travers certaines figures d'Homère ou des poètes tragiques ; je pense au vers d'Antigone : « je ne suis pas née pour partager la haine, mais l'amour » ; on pourrait aussi rappeler comment la pensée grecque, chez Socrate par exemple, mais plus encore à l'époque hellénistique, s'est ouverte à l'idéal d'une communauté qui ne soit pas fondée simplement sur les liens du sang, ni même sur les seuls liens d'une cité ou d'un peuple, mais sur la conscience d'appartenir à une même humanité et, comme le disaient les stoïciens, d'être citoyens du monde. Mais pour évoquer la fraternité dans l'expérience des peuples, je rappellerai plutôt deux moments significatifs de notre histoire contemporaine.

Le premier moment que je voudrais évoquer nous a été fortement rappelé lors des récentes commémorations de l'armistice du 11 novembre 1918. On insiste à juste titre sur la violence sans précédent des combats qui marquèrent la première guerre mondiale et sur le nombre impressionnant des victimes. Dans le moindre de nos villages, en France comme en Allemagne, les monuments aux morts disent à leur manière la tragédie d'une telle guerre. Mais de façon imprévue, à travers cette tragédie même, il y a eu des prises de conscience nouvelles et qui ne sont pas sans rapport avec notre sujet. Sans doute faudrait-il d'abord, puisque je parlais des monuments aux morts en France et en Allemagne, se rappeler la tragédie d'Eschyle *Les Sept contre Thèbes* dont il a été question à Inoï : une fois que les deux frères Etéocle et Polynice s'étaient entretués, le chœur s'était exclamé à leur propos :

*« Fraternelles, certes, ils le furent
jusque dans la façon
dont leur perte s'est consommée :
dans l'affrontement furibond
où finit leur querelle !
Ils ont cessé de se haïr, et dans la terre
boueuse et rougie, leurs vies sont fondues :
un seul sang, vraiment, pour eux deux¹ ! »*

La première guerre mondiale a certes eu ses vainqueurs et ses vaincus, mais il y a eu une multitude de morts dans les deux camps, et par cette voie au moins les peuples ennemis ont pu avoir une conscience plus profonde de leur humanité commune. Bien plus, de manière paradoxale, c'est au moment même où ils étaient engagés dans la tourmente des combats que certains esprits ont eu, comme jamais auparavant, la conscience d'un appel à une fraternité plus large, sinon universelle ; c'est sur le front, aux alentours de juin 1918, entre Compiègne et

¹ Eschyle, *Les Sept contre Thèbes*, trad. V.-H. Debidour, *Les Tragiques grecs*, Le Livre de Poche, éd. de Fallois, Paris, 1999, v. 934-940.

Soissons, que Teilhard de Chardin écrivit la première version de ce qui deviendrait plus tard la *Messe sur le monde* :

« Puisque je n'ai aujourd'hui, Seigneur, moi votre Prêtre, ni pain, ni vin, ni autel, je vais étendre mes mains sur la totalité de l'Univers, et prendre son immensité comme matière de mon sacrifice [...]

Il est une façon de regarder le Monde qui ne nous laisse voir en lui qu'une somme d'éléments disparates ou ennemis. Partout autour de nous, semble-t-il, l'incurable séparation et l'antagonisme natif [...]

Vous m'avez fait le don, mon Dieu, de sentir, sous cette incohérence de surface, l'unité vivante et profonde que votre grâce a miséricordieusement jetée sur notre désespérante pluralité [...]

Fut-il jamais une Humanité, mon Dieu, plus semblable, dans son sang, à une victime immolée, – plus apte, dans son agitation interne, aux transformations créatrices, – plus riche, dans ses déchaînements, en énergie sanctifiable, – plus proche, dans son angoisse, de la suprême communion² ? »

J'évoque un deuxième moment : l'expérience des camps de concentration durant la seconde guerre mondiale, et les prises de conscience qui ont suivi dans les années d'après-guerre. Un jésuite français, Jacques Sommet, déporté à Dachau en 1944, nous a laissé un témoignage saisissant sur l'expérience alors vécue : d'abord, certes, l'expérience d'une solitude radicale, mais aussi le temps « où s'organise une façon de vivre à Dachau entre les frères victimes » :

« Le vrai rapport entre les hommes se remet en place. C'est le moment du relationnel, la vie redémarre. Dans cette allée de baraques les solidarités, les relations renaissent. Une figure se dessine à travers ces choix : il s'agit de donner la priorité à la relation humaine dans sa vérité. Non pas seulement d'aider, mais de vivre ensemble une vérité, l'un par l'autre. On est alors obligé de tout faire pour que les hommes, les voisins, soient dans une qualité d'existence et de vérité, de respect et de dignité réciproque absolue.

Désormais, je ne me déciderai pas d'abord pour un projet en fonction de sa possible réussite. Un renversement de priorités s'opère [...] Je ne peux plus revenir sur cette priorité à donner en toutes circonstances à l'homme comme dignité à respecter, fût-ce au risque de paraître compromettre le projet d'ensemble. Un absolu de valeur est vécu dans la relation fraternelle. Dieu devient le frère, pour ainsi dire. Parmi les frères, le dernier devient le premier.

Et, je dois le reconnaître, je trouve des frères non chrétiens qui sont dans cette perspective [...]

L'autre, le dernier, est désormais pour moi le critère du Dieu transcendant particulièrement et immédiatement présent³. »

S'il y avait une formule à retenir, ce serait celle-ci : « Un absolu de valeur est vécu dans la relation fraternelle ». Naturellement elle s'est imposée à Jacques Sommet à partir d'une expérience particulièrement dramatique et même extrême, mais beaucoup, pendant la seconde

² Teilhard de Chardin, « Le prêtre », dans *Écrits du temps de la guerre*, Grasset, Paris, 1965, p. 285-286 et 301.

³ J. Sommet, *L'honneur de la liberté. Entretiens avec Charles Ehlinger*, Le Centurion, Paris, 1987, p. 123-124.

guerre, ont dû connaître quelque chose de cela. Et il en a résulté, dans le temps plus ordinaire de l'après-guerre, une conscience nouvelle de ce que devaient être les relations entre les hommes et entre les peuples. On en relèverait aisément divers indices : avant tout, au plan politique, la volonté de réconciliation entre la France et l'Allemagne ; mais aussi, du point de vue ecclésial, le souci d'une plus grande présence aux autres (incroyants aussi bien que croyants), l'aspiration à s'en rendre plus proche, le désir de relations fraternelles avec le plus lointain (qui peut être aussi tout près de nous, dans un milieu professionnel ou dans un quartier de banlieue). Je n'ai pas à m'étendre sur les formes que ces aspirations ont prises (qu'il s'agisse de l'Action catholique, de l'expérience des prêtres ouvriers, de l'engagement d'une femme comme Madeleine Delbrel, ou encore, plus largement, de la nouvelle relation au monde qui a été préconisée par le concile Vatican II. J'ai seulement voulu dire comment l'appel à la fraternité a déjà pris corps dans notre histoire.

Mais si cet appel a été entendu par des hommes de convictions diverses, les derniers exemples que j'ai pris rappellent qu'il l'a été de manière plus spécifique par les communautés chrétiennes. Cela m'introduit au deuxième pas que j'annonçais : il s'agit maintenant de reconnaître que nos communautés chrétiennes ne font pas que partager un idéal commun de fraternité, si élevé soit-il, mais qu'elles doivent leur existence même à la fraternité instaurée par le Christ et à ce qui l'a rendu possible.

II

Aux sources de la fraternité chrétienne

Nous avons d'abord à retrouver ce qui était une évidence pour les premiers chrétiens, à savoir que la fraternité définit l'essence même de la communauté chrétienne. Cela a été rappelé durant les sessions de cet été : Paul s'adresse aux chrétiens de Corinthe par ce mot « Frères », et le mot « Fraternité » apparaît dans la 1^e épître de Pierre comme le nom même de l'Église⁴.

Cette fraternité ne tient pas aux liens familiaux, ni non plus aux liens qui unissent les membres d'une nation. Elle se fonde plutôt sur une commune relation avec Jésus lui-même : une relation qui ne dépend pas de l'appartenance à telle famille ou à telle nation, mais qui tient au fait que des hommes et des femmes, quelle que soit leur origine familiale ou leur appartenance nationale, accomplissent la volonté de Dieu ; c'est du moins ce qui ressort de la parole prononcée par Jésus durant son ministère public : « quiconque fait la volonté de mon Père qui est aux cieux, c'est lui mon frère, ma sœur, ma mère » (Mt 12, 50). Mais, remarquons-le, c'est seulement le matin de Pâques que cette relation est pleinement instaurée, au moment où Jésus dit à Marie près du tombeau : « va trouver mes frères et dis-leur que je monte vers mon Père qui est votre Père, vers mon Dieu qui est votre Dieu » (Jn 20, 17). Jusque-là les disciples étaient au mieux des serviteurs, voire même des amis (« je ne vous appelle plus serviteurs [...] je vous appelle amis » : Jn 15, 15) ; c'est seulement le matin de Pâques que Jésus les appelle ses « frères ».

Que s'est-il donc passé pour que cette nouveauté advienne ?

⁴ « Honorez tous les hommes, aimez la Fraternité, craignez Dieu, honorez le roi » (1 P 2, 17 ; trad. TOB modifiée) ; « Soyez sobres, veillez ! Votre adversaire, le diable, comme un lion rugissant, rôde, cherchant qui dévorer. Résistez-lui, fermes dans la foi, sachant que les mêmes souffrances sont réservées à votre Fraternité, dans le monde » (1 P 5, 8-9 ; trad. TOB modifiée).

Il y a d'abord eu l'aventure, inscrite depuis des siècles dans l'histoire de l'humanité, de la violence entre les membres d'une famille, d'une cité, d'un peuple ou d'un ensemble de peuples – une histoire qui se présente très tôt comme une histoire de violence contre le frère ; c'est ce que rappellent, dans la Bible, le meurtre d'Abel par Caïn, et le dialogue entre celui-ci et Yahvé (lorsque Yahvé demande à Caïn « où est ton frère ? », Caïn répond « suis-je le gardien de mon frère ? » : Gn 4, 10). C'est ce que rappelle aussi, plus loin dans la Genèse, la conspiration dont Joseph est victime de la part de ses frères ; ici pourtant une lumière se dessine, car Joseph ne répond pas à la violence de ses frères par une autre violence : bien plus, il réalise que Dieu a fait en sorte que la violence commise contre lui soit retournée en son contraire : « Le mal que vous aviez dessein de me faire, leur dit-il, Dieu l'a tourné en bien, afin d'accomplir ce qui se réalise aujourd'hui : sauver la vie à un peuple nombreux » (Gn 50, 20). Ce qui vaut de l'histoire familiale se joue aussi, d'une autre manière, dans l'histoire des nations : le Premier Testament témoigne là encore de la violence qui marque les relations entre les peuples, mais laisse aussi paraître l'espérance d'une fraternité qui puisse triompher de la haine. Déjà en tout cas quelque chose de cette fraternité est expérimenté en Israël, en sorte que le Psalmiste peut chanter : « Voyez ! Qu'il est bon, qu'il est doux d'habiter en frères tous ensemble ! » (Ps 132, 1).

Mais jusqu'à quel point est-ce possible ? Le problème se pose avec acuité car il y a de toute façon un clivage entre les membres du peuple élu et les nations. S'il y a une vocation singulière d'Israël, Israël ne sera-t-il pas tenté de dominer les nations, et celles-ci ne seront-elles pas tentées de jalouser Israël ? Néanmoins, le Décalogue commande de n'imposer, le jour du sabbat, aucun ouvrage à l'étranger que l'on a accueilli ; les prophètes exhortent à se soucier de la veuve et de l'orphelin quels qu'ils soient ; et le drame de l'exil à Babylone fait prendre conscience du fait que le Dieu d'Israël est le Dieu de tout l'univers et que l'expérience de vivre en frères n'est pas réservée à un seul peuple mais qu'elle s'adresse à tous les hommes.

Au total, l'expérience dont témoigne l'Ancien Testament est bien une expérience dramatique, faite de lumières et d'ombres, mais elle est déjà travaillée par l'appel à la fraternité.

Or avec l'événement dont témoigne le Nouveau Testament, c'est une nouveauté sans précédent qui advient. Dieu lui-même, qui s'était rendu proche de l'humanité dans les siècles antérieurs, va jusqu'à partager en Jésus notre condition humaine : comme le dira le prologue de l'Évangile de Jean : « le Verbe s'est fait chair ». Qu'est-à-dire, sinon que le Fils de Dieu s'est voulu frère des hommes ? Cela sera formulé de manière tout à fait explicite par un Père de l'Église du 5^e siècle, Cyrille d'Alexandrie : l'évangéliste a déclaré que « le Verbe est devenu chair, c'est-à-dire homme », et il l'a « fait descendre jusqu'à la fraternité avec ce qui est esclave et chose faite⁵ ». Il y avait eu la figure fraternelle de Joseph dans la Genèse, mais Joseph était une créature ; or désormais c'est le Fils de Dieu lui-même qui devient frère des hommes.

Ou du moins qui désire le devenir ; car en fait il ne le peut pas, son désir d'être frère est de multiple manière contrecarré. Il veut être frère des hommes, mais il est rejeté par beaucoup. Il est lui-même victime de la violence qui s'exerçait jadis contre Abel, contre Joseph ou contre les prophètes. Il est tout de même accueilli par certains, d'abord par sa mère Marie, et par l'autre Joseph – l'époux de Marie –. Il est accueilli par des gens de la foule (mais qui, sans doute, voient plus en lui un faiseur de miracles qu'un véritable frère). Il est accueilli par des malades ou d'autres blessés de la vie qui croient en sa parole et qui voient lui un Sauveur (mais qui ne réalisent pas que Jésus désire même être leur frère). Il est accueilli par des publicains et des prostituées, mais aussi par un riche comme Zachée : ceux-là n'ont peut-être pas beaucoup de

⁵ Cyrille d'Alexandrie, *Commentaire sur Jean*, I, 9 ; trad. B. Meunier, Sources chrétiennes n° 600, p. 541.

mots pour le nommer, mais ils éprouvent du moins quelque chose de sa présence fraternelle lorsqu'ils le voient manger et boire avec eux, assis parmi eux, et sans doute à la dernière place. Il est accueilli par des hommes et des femmes qui le suivent sur sa route – mais qui le suivent comme un maître, sans réaliser que ce maître veut être d'abord leur frère. Il est accueilli par une autre Marie, celle qui à Béthanie verse un parfum sur sa tête et ses pieds – comme une femme le ferait pour le frère qu'elle aime et dont elle pressent que la fin est proche. Il est accueilli par ses disciples et, dans le geste du lavement des pieds, il leur révèle qu'il n'est pas seulement « le Seigneur et le Maître » mais aussi le « Serviteur » ; ici encore, pourtant, le mot « frère » n'est pas employé. Et comment ce mot pourrait-il l'être, puisque l'un des Douze va le trahir ? Jésus a des compagnons, il n'a pas encore de frères. Le compagnon, étymologiquement, c'est celui mange le même pain ; mais il ne suffit pas de manger le même pain pour être frère. Jésus a bien des compagnons, mais il n'a pas de frères. Il faut deviner sa tristesse abyssale lorsqu'il déclare pendant la Cène : « l'un de vous va me livrer, un qui mange avec moi », « c'est l'un des Douze, qui plonge la main avec moi dans le plat ». Celui qui a voulu devenir notre frère va être trahi par l'un de ses plus proches, et renié par un autre. Il peut encore s'adresser aux Douze comme à ses serviteurs, et même comme à ses amis, mais comment les appellerait-il ses frères alors que l'un d'eux va le livrer et qu'un autre le reniera par trois fois ? Jusqu'au bout, pourtant, Jésus désire être le frère des hommes – jusqu'à Gethsémani, et jusqu'à la croix. Il est seul, mais il continue de vouloir être frère. Mais ceux qu'il voudrait avoir pour frères ne sont pas là. Il est seul sur la croix...

Non, il n'est pas tout à fait seul : selon l'évangile de Jean il y a Marie sa mère, quelques autres femmes et le disciple bien-aimé⁶. Et c'est justement à cette heure que se produit le retournement, lorsque Jésus mourant dit à sa mère « Femme, voici ton fils » et qu'il dit au disciple « voici ta mère ». Le mot « frère » n'est pas sur ses lèvres, mais la réalité est là : si le disciple peut désormais tenir Marie pour sa mère, c'est qu'il est le frère de Jésus. Il faut donc corriger notre impression initiale : la fraternité n'est pas instaurée le matin de Pâques, elle est donnée à l'heure de la croix, au moment où Jésus prononce ces paroles à l'adresse de Marie et du disciple. Jésus meurt sur la croix, mais il n'est pas seul au calvaire. Jésus, qui a voulu être frère jusqu'au bout, a été accompagné jusqu'au bout par sa mère et par le disciple bien-aimé qui devient alors, non plus son serviteur ni son ami, mais son véritable frère. La fraternité chrétienne a trouvé là un fondement décisif, à l'heure de la croix.

Mais les autres ? Les disciples ? La foule ? Pourront-ils bénéficier de cette fraternité alors qu'ils ont lâché Jésus et que tous ont été dispersés ? La lumière vient ici du sens même de la mort de Jésus : il s'est livré pour tous, et il ne l'aurait pas fait s'il n'avait pas offert son pardon à tous – y compris à ceux qui ne l'ont pas suivi jusqu'au bout, c'est-à-dire presque tous. Le fondement de la fraternité chrétienne n'est donc pas seulement dans le fait que quelques-uns au moins ont pu accompagner Jésus jusqu'à la croix ; il est, beaucoup plus largement, dans l'offre du pardon qui a été manifestée paradoxalement dans le geste de Jésus se livrant à la mort pour la multitude. Et c'est cela qui, le matin de Pâques, permet au Ressuscité de dire à Marie de Magdala : « va trouver mes frères » ; et aux saintes femmes : « Allez annoncer à mes frères qu'ils doivent se rendre en Galilée... » (Mt 28, 10). Saint Paul s'en fera à son tour l'écho quand il présentera le Fils de Dieu comme « le premier-né d'une multitude de frères » (Rm 8, 29), et l'épître aux Hébreux ira même jusqu'à dire : « Le sanctificateur et les sanctifiés ont tous une même origine ; aussi ne rougit-il pas de les appeler frères et de dire : *J'annoncerai ton nom à mes frères. Au milieu de l'assemblée, je te louerai...* » (He 2, 11-18).

Le Fils de Dieu, qui n'a rien voulu d'autre que de devenir frère des hommes, a désormais trouvé des frères et des sœurs. La communauté ainsi fondée s'appelle l'Église, qui elle-même a

⁶ Il faudrait aussi rappeler, ici, la présence du « bon larron » et son dialogue avec Jésus (Lc 23, 42-43).

vocation d'être une assemblée de frères et de sœurs. Cette assemblée est un peuple : les Pères de l'Église en avaient fortement conscience. Sans doute l'a-t-on davantage oublié lorsque, plus tard, l'Église a été surtout comprise comme une société dotée d'une organisation juridique – ce qui n'était pas faux, mais risquait d'être partiel et réducteur. Il faut d'autant plus saluer l'importance du concile Vatican II qui a justement retrouvé toute l'importance de cette notion de « peuple de Dieu » : c'est le titre même d'un chapitre de *Lumen gentium*, et on lit dans *Gaudium et spes* ces lignes :

« Premier-né parmi beaucoup de frères, après sa mort et sa résurrection, par le don de son Esprit, il [= Jésus] a institué, entre ceux qui l'accueillent dans la foi et la charité, une nouvelle communion fraternelle : elle se réalise en son propre Corps, qui est l'Église » (*Gaudium et spes*, 32).

Avec le Christ et par son Esprit, une nouvelle aventure est désormais ouverte à la fraternité. À quoi nous engage-t-elle aujourd'hui ?

III

L'avenir de la fraternité

Je commencerai par rappeler que, par toute une part d'elle-même, cette aventure, a été et demeure depuis 20 siècles un chemin d'égaré et de perdition. Je ne vais pas m'arrêter longuement sur ce point, mais l'évidence est là : alors même que le don de Jésus sur la croix a été définitif, l'histoire des communautés chrétiennes a paru bien souvent démentir ou contredire l'expérience de vie fraternelle qui est pourtant essentielle à l'être même de l'Église. L'actualité récente nous aide particulièrement à réaliser qu'il n'y a pas simplement des fautes, des abus ou des scandales commis par telle ou telle personne (ce qu'on a toujours reconnu), mais que ces égarements affectent les communautés en leur ensemble : là où un seul membre du corps est malade, c'est tout le corps qui est d'une certaine manière atteint, et c'est donc la fraternité qui est mise à mal.

Mais la fraternité a été et demeure éprouvée de bien d'autres manières encore ; je pense en particulier à la sombre histoire des divisions ecclésiales, et de cela l'actualité récente témoigne aussi ; on souligne certes, avec raison, que la rupture de communion entre le patriarcat de Moscou et le patriarcat de Constantinople est notamment liée à la situation politique de l'Ukraine, mais il reste que, précisément, la communion entre les uns et les autres n'a pas été assez forte pour éviter cette rupture, et que, malgré les avancées du dialogue œcuménique, une nouvelle déchirure vient dramatiquement affecter la fraternité ecclésiale.

C'est déjà un don de Dieu, cependant, que de se laisser toucher en profondeur par de tels événements : l'appel de la fraternité nous fait d'autant plus éprouver, avec confusion et douleur, les contradictions que nous lui opposons au sein même de nos communautés chrétiennes. Mais plutôt que de développer ce point, je voudrais surtout dire, positivement, à quoi nous engage l'aventure de la fraternité.

Elle nous invite d'abord à prendre au sérieux, plus que jamais, la fameuse affirmation de Paul dans l'épître aux Galates :

« vous tous qui avez été baptisés en Christ, vous avez revêtu Christ ; il n'y a plus ni Juif, ni Grec ; il n'y a plus ni esclave, ni homme libre ; il n'y a plus l'homme et la femme ; car tous, vous n'êtes qu'un en Jésus Christ » (Ga 3, 27-28).

Pour Paul il s'agit d'un constat ; pour nous, qui savons que ce constat est souvent démenti, il doit s'agir d'un appel à plus de fraternité.

« Il n'y a plus ni Juif, ni Grec. » Paul voyait que les chrétiens appartenaient à des peuples divers (et qui s'étaient même opposés dans le passé), mais que ces différences mêmes ne les empêchaient pas d'être désormais unis dans le Christ. L'aventure de la fraternité, pour nous, c'est d'œuvrer à ce que des chrétiens de toutes les nations puissent dépasser les clivages liés aux frontières politiques et, tout en gardant la richesse de leurs traditions respectives, fassent l'expérience d'une vraie fraternité dans le Christ. La situation créée par les déplacements de populations et les drames des réfugiés attire notre attention sur ce fait : des chrétiens d'origine syrienne, africaine ou autre peuvent se retrouver au sein d'une même communauté. Leurs épreuves n'en sont pas pour autant abolies, mais il y a au moins dès maintenant, dans les meilleurs des cas, la réalité d'une communion qui transcende les appartenances nationales : pour ceux qui sont baptisés dans le Christ, il n'y a ni juif, ni grec... On doit espérer que cela soit aussi une bonne nouvelle pour les autres, beaucoup plus nombreux, qui ne sont pas disciples du Christ mais qui sont leurs amis. On doit même espérer que ce soit un signe prophétique pour les peuples du monde (en Europe, mais aussi en Amérique, en Afrique ou en Asie), en sorte que les frontières ne soient pas prétextes à construire des murs de séparation mais que (moyennant toutes les régulations nécessaires) elles permettent plutôt la communication, l'échange et l'accueil de l'étranger.

« Il n'y a plus ni esclave, ni homme libre ». Certes, au temps de Paul l'esclavage n'était pas encore aboli ; mais lorsque Paul s'adresse à Philémon, le maître de l'esclave Onésime qui s'est enfui de chez lui, Paul lui déclare : « Peut-être Onésime n'a-t-il été séparé de toi pour un temps qu'afin de t'être rendu pour l'éternité, non plus comme un esclave mais comme bien mieux qu'un esclave : un frère bien-aimé » (Phil, v. 15-16). L'aventure de la fraternité, aujourd'hui, c'est d'œuvrer pour qu'au sein de l'Église les rapports de domination et de dépendance cèdent la place à l'expérience d'une véritable fraternité dans le Christ (c'est par exemple à cette tâche que se livrent des chrétiens agissant en faveur des dalits en Inde), et l'on doit espérer que cela puisse être une bonne nouvelle pour notre monde dans lequel l'esclavage, bien que théoriquement aboli, existe en pratique sous un certain nombre de formes.

« Il n'y a plus l'homme et la femme ». Paul remarquait que, dans la situation culturelle de son temps où l'homme exerçait toujours sa suprématie sur la femme, les baptisés faisaient l'expérience d'être devenus un dans le Christ. Nous ne sommes plus dans la même situation, mais nous sommes conscients des formes de domination ou de jalousie qui menacent toujours les relations interhumaines et donc, en particulier, la relation de l'homme et de la femme – y compris au sein de l'Église. L'aventure de la fraternité, c'est d'œuvrer pour que la différence de l'homme et de la femme ne soit pas prétexte à division, à des formes de puissance abusive ou de subordination indue, mais que l'homme et la femme, dans leur différence même, soient frères et sœurs dans le Christ, et que cela aussi puisse être une bonne nouvelle pour notre humanité.

J'ai déjà suggéré que, même si la parole de Paul aux Galates entend d'abord décrire une nouvelle expérience de fraternité au sein de la communauté chrétienne, cette expérience porte en elle-même le vœu d'une fraternité plus vaste, bien au-delà des frontières de cette communauté. Les mots de Jacques Sommet que je citais tout à l'heure reviennent en mémoire :

« Un absolu de valeur est vécu dans la relation fraternelle. Dieu devient le frère, pour ainsi dire. Parmi les frères, le dernier devient le premier.

Et, je dois le reconnaître, je trouve des frères non chrétiens qui sont dans cette perspective [...] »

Ce qu'il faut simplement ajouter, c'est qu'une telle perspective ressort directement de l'évangile. On pourrait le montrer à partir de la parabole du bon Samaritain ; le légiste vient d'interroger Jésus : « et qui est mon prochain ? » ; il aurait pu aussi demander « et qui est mon frère ? » ; et Jésus, après avoir évoqué les comportements du prêtre, du lévite et du samaritain dans la parabole, aurait alors demandé : lequel des trois s'est montré le frère de l'homme qui était tombé sur les bandits, et le légiste aurait répondu : « C'est celui qui a fait preuve de bonté envers lui » (Lc 10, 29- 37). L'aventure de la fraternité n'est pas seulement à vivre au sein de la communauté chrétienne, elle est à vivre auprès de tout être humain et en particulier de celui qui est blessé sur le bord de la route, parce que celui-là est mon frère – ou plutôt, parce que je dois moi-même devenir son frère.

C'est ce qui ressort aussi, indirectement au moins, de la parabole dite du jugement dernier : chaque fois que vous avez donné à manger à celui qui a faim, que vous avez accueilli l'étranger et que vous avez visité le malade ou le prisonnier, « chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits, qui sont mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait » ; et « chaque fois que vous ne l'avez pas fait à l'un de ces plus petits, à moi non plus vous ne l'avez pas fait » (Mt 25, 31-46). Sans doute la parabole se réfère-t-elle, originellement, aux relations entre frères à l'intérieur de la communauté chrétienne. Mais sa portée est bien plus large puisque les gestes évoqués (nourrir ou désaltérer, donner un vêtement, accueillir l'étranger, visiter le malade ou le prisonnier) sont des gestes qui peuvent être accomplis par tout homme, chrétien ou non. L'aventure de la fraternité engage sur ce chemin où l'on se porte à la rencontre du pauvre, quelle que soit sa forme de pauvreté – et cela, non pas seulement parce qu'on est appelé à devenir frère de celui qui est au plus bas, mais aussi parce que, comme la parabole le laisse entendre par-delà son sens immédiat, nul n'est tombé si bas que le Fils de l'homme ne le considère encore comme l'un de ses frères : « chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits, qui sont mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait. »

L'aventure de la fraternité engage enfin à retrouver une nouvelle relation avec la terre, avec la nature, avec la création. En raison même des évolutions climatiques et des menaces touchant l'avenir de notre maison commune, il nous est aujourd'hui donné de retrouver ce que notre humanité n'aurait jamais dû oublier et que François d'Assise avait si bien chanté – à savoir que le soleil nous est donné comme un frère, que la lune et les étoiles nous sont données comme des sœurs, que la terre nous est donnée comme une mère. Certes, il n'est pas simple, en pratique, d'aller vers plus de fraternité dans ce domaine, et l'actualité nous le rappelle : les dégradations de la nature et les évolutions climatiques sont sûrement favorisées par l'injustice sociale (comme le rappelle *Laudato Si*), mais il faut aussi veiller à ce que les solutions apportées ne s'accompagnent pas de nouvelles discriminations. La responsabilité qui est la nôtre prend en tout cas, aujourd'hui, cette forme nouvelle d'un respect de notre maison commune. C'est une grande épreuve que de voir notre terre çà et là abîmée, et d'observer qu'une telle situation ne suscite parfois que l'indifférence, ou que tout au moins elle ne suffit pas à inspirer les décisions qui pourtant s'imposeraient. Mais c'est aussi une grâce nouvelle de notre temps que de prendre davantage conscience de cet état de fait, de s'en laisser toucher, et de pouvoir œuvrer, chacun à son échelle, pour retrouver une plus grande fraternité avec la terre qui nous porte, l'eau qui nous fait vivre, l'air que nous respirons, et de manifester par là même une plus grande fraternité avec les générations qui nous suivront.

Qu'il s'agisse des relations au sein de la communauté chrétienne, ou de l'attitude envers les plus démunis, ou du comportement vis-à-vis de notre maison commune, nous percevons bien l'exigence du chemin auquel nous sommes appelés, mais nous en ressentons aussi les multiples enjeux. C'est vraiment d'une aventure qu'il s'agit, mais sur ce chemin nous ne sommes pas seuls, nous sommes précédés et accompagnés par Celui qui, une fois pour toutes, nous a offerts de devenir ses frères et ses sœurs. Mais nous sommes loin d'avoir accueilli le Fils de l'homme comme lui-même le désire. L'aventure de la fraternité reste en ce sens tournée vers un « advent » : l'avent qui nous prépare à célébrer la fête de Noël – c'est-à-dire la naissance, dans notre histoire, de Celui qui a voulu devenir notre frère pour que, en lui et par lui, notre humanité devienne une multitude de frères.

Michel Fédou sj
Lycée Saint-Louis de Gonzague,
1^{er} décembre 2018